Le mensonge dans la sémiotique de la manipulation

Ileana TANASE
Université "Valahia" de Târgoviște

Résumé : Comme acte de langage, le mensonge se caractérise par deux traits bien distincts : (i) il cache une première intention du locuteur de faire apparaître la phrase mensongère en tant que phrase assertive, à la vérité de laquelle il croit bien ; (ii) il dissimule à la fois une seconde intention du locuteur, celle de tromper son interlocuteur en le faisant agir selon son gré. Cela confère au mensonge la dimension perlocutionnaire d'un acte de langage jouant son rôle à part dans le circuit de la manipulation.
Mots-clés : pragmatique inférentielle, acte de langage, illocutionnaire vs. perlocutionnaire, mensonge , manipulation, grandeurs d'établissement vs. grandeurs naturelles.

L'intérêt pour ce sujet nous a été éveillé par la lecture du livre *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*[1] dont les auteurs, Anne Reboul et Jacques Moeschler le présentent en tant qu' « ouvrage de vulgarisation ». A leur avis, la vulgarisation est « un exercice à haut risque pour le spécialiste, piégé entre la nécessité de précisions qui peuvent de rendre son discours inaccessible au public qu'il vise et la généralité du propos que ses collègues ne manqueront pas de lui reprocher » (*op.cit.*, 9).

Notre ouvrage court lui aussi le risque de la vulgarisation, conçue cette fois-ci sous un autre angle: celui de la transposition de quelques lois et principes théoriques de pragmatique inférentielle appliqués à l'approche de l'acte de langage qu'est le mensonge, tel qu'il relève du conte *Les habits neufs de l'empereur*[2]. Le prototype mensonger illustré par H. C. Andersen va du mensonge individuel au mensonge collectif, perspectives que dévoile le rapport de l'homme au monde et à soi-même, à travers une projection qui s'avère dès le début fausse, intentionnellement erronée; par là même, le conte ne cessera de remettre en question la problématique du mensonge envisagé non seulement comme manière trompeuse d'affirmer quelque chose, mais aussi comme manière de pratiquer de la fausseté, quels qu'en soient le moment et l'endroit.

En ce qui suit, nous nous proposons d'explorer les ressorts de l'un et de l'autre type de vulgarisation dont nous avons fait mention, tout en espérant aboutir à convaincre autrui de la vérité suggérée dans l'*Avant-propos* de la *Pragmatique* : un ouvrage bien écrit et argumenté peut amuser, instruire et surtout il peut faire comprendre pourquoi le sujet choisi a suscité un tel intérêt qu'on ne pouvait pas ne pas le traiter.

A la question « Quelle sorte d'actes de langage sont la fiction et le mensonge ? », Anne Reboul et Jacques Moeschler y répondent initialement suivant le raisonnement des premiers théoriciens des actes de langage, Austin et Searle. Ceux-ci partent de la prémisse selon laquelle les phrases qui correspondent à des actes illocutionnaires sont des phrases « sérieuses » ou « prononcées sérieusement ». C'est pourquoi ils excluent du domaine des actes illocutionnaires ces phrases qui interviennent dans le discours « non-sérieux », comme la fiction. La fiction et le mensonge sont qualifiés d' « actes parasites » par Austin, qui n'a cependant pas développé d'analyse sur ce sujet. En revanche, Searle a consacré tout un article à la fiction, article où il pose aussi la question du mensonge. Selon Searle, la fiction et le mensonge représentent deux activités langagières qui adoptent généralement la forme de l'assertion, sans pour autant être d'authentiques assertions ou affirmations. La raison en est que les règles qui régissent le bonheur ou l'échec de l'acte d'assertion ne sont pas respectées dans la fiction, de même qu'elles ne le sont pas dans le mensonge. Dans un cas comme dans l'autre, la condition de sincérité qui sous-tend la réussite de l'acte assertif (le locuteur croit à la vérité de ce qu'il asserte ou de ce qu'il affirme) est violée. Le locuteur d'un mensonge ou d'un texte de fiction ne croit pas à la vérité de ses dires. Par ailleurs, si la fiction et le mensonge sont des actes qui empruntent la forme de l'assertion sans être d'authentiques assertions, ce ne sont pas pour autant deux actes équivalents. Et cela parce que, si le

BDD-A20499 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:40:38 UTC)

locuteur d'une phrase mensongère a l'intention de tromper son interlocuteur, c'est-à-dire qu'il a l'intention de lui faire croire qu'il croit à la vérité de ce qu'il affirme, le locuteur d'une phrase de fiction n'a pas l'intention de tromper son interlocuteur, c'est-à-dire qu'il n'a pas l'intention de lui faire croire qu'il croit à la vérité de ce qu'il affirme apparemment. Derrière le mensonge et la fiction il y a, comme on le voit, des intentions différentes qui, malgré leur apparente similarité, font préciser le contour distinct des deux actes de langage. Ce n'est qu'à première vue que le mensonge et la fiction paraissent tout à fait semblables, puisqu'ils présentent un état de choses comme réel mais qui, en fait, ne l'est pas du tout. Ni l'un ni l'autre ne remplissent la condition de sincérité, de même qu'ils ne remplissent pas non plus celle de vérité. Généralement, la condition de vérité relie un contexte d'énonciation à un état de choses qui, en supposant qu'il s'avère réel et que l'énoncé soit de type assertif, fait que l'énoncé soit considéré comme vrai. Axiome qui ne se vérifie ni dans le cas de la fiction ni dans celui du mensonge. La condition de vérité n'est pas remplie parce qu'il n'y a pas d'intention, de la part du locuteur, de la remplir. Mais qu'est-ce que le concept d'intention ? Searle est d'avis que les intentions ne sont rien d'autre que des états mentaux qui transparaissent au travers des mots prononcés. La conception sur le rapport établi entre les états mentaux et le langage amena Searle à proposer le principe d'*exprimabilité* : « tout état mental (pensée, croyance, désir, intention, etc.) peut être exprimé explicitement et littéralement par une phrase (il n'y a pas d'état mental qui ne puisse faire l'objet d'une traduction explicite) » (*op. cit* , 40). Bref, cela veut dire qu'on peut déduire les états mentaux des phrases qui les expriment : l'observation de ces états se réduit à celle du comportement linguistique. La pragmatique des actes de langage s'est d'ailleurs largement développée, à ses débuts, tenant compte des seules données linguistiques et ignorant ou, mieux dit, ne voulant pas prendre en considération les informations non linguistiques. Or la nécessité de processus inférentiels et d'une approche qui ne soit pas purement codique de l'interprétation des phrases s'avère indispensable dans le décodage correct de certains messages. Le code linguistique en soi, par ses conventions, impose une certaine direction du décodage, alors que les informations non linguistiques peuvent mener à des directions toutes différentes d'interprétation, parfois même contraires à celle du code. Cet autre pan de la pragmatique, ayant trait aux processus inférentiels, au recours au contexte et à des informations non linguistiques dans l'interprétation des phrases, représente l'aspect le plus saillant de la nouvelle vision sur la pragmatique inférentielle proposée par Anne Reboul et Jacques Moeschler.

Se demandant sur le type d'acte de langage qu'est le mensonge, illocutionnaire ou perlocutionnaire, les deux linguistes français inclinent à y voir un acte perlocutionnaire :

> Si c'est un acte illocutionnaire, affirment-ils, alors les intentions du locuteur doivent être exprimées conventionnellement dans l'énoncé. Dans la mesure où ces intentions consistent tout à la fois à prétendre accomplir un acte d'assertion et à tromper l'interlocuteur en lui faisant croire qu'un authentique acte d'assertion a effectivement été accompli, on ne voit pas bien que ces intentions puissent être exprimées conventionnellement (c'est-à-dire explicitement) dans une phrase si l'on veut qu'elles aient la moindre chance d'aboutir. En effet, une condition évidente du succès d'un acte de tromperie, c'est de ne pas apparaître comme tel. Ainsi, le mensonge n'est pas un acte illocutionnaire. Est-ce un acte perlocutionnaire ? Effectivement, il semble que le mensonge entre bien dans le cadre attribué par Austin aux actes perlocutionnaires. (*op. cit*., 36).

A notre avis, il nous semble possible de concevoir le mensonge comme acte illocutionnaire seulement si on l'envisage au point de vue du succès d'un pareil acte, qui consiste en ce que l'interlocuteur reconnaît les intentions du locuteur. Car il y a des situations où les intentions de derrière le mensonge sont devinées par l'interlocuteur ; celui-ci peut les dévoiler ou bien se conduire comme s'il n'avait rien compris à la tromperie qu'on lui prépare. Ce n'est pas d'après les informations linguistiques que l'interlocuteur devine les intentions du locuteur, mais d'après les informations non linguistiques; celui-là possède des connaissances sur les paramètres énonciatifs de la situation de communication et surtout sur le locuteur lui-même. Mais si l'interlocuteur ne se rend pas compte des intentions du locuteur, il devient évident que le mensonge ne peut plus être qualifié

BDD-A20499 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:40:38 UTC)

d'acte illocutionnaire. L'ambiguïté et nous pourrions même affirmer la confusion conçue comme état résultatif du mensonge sont dues au fait que la première intention du locuteur consiste à faire passer le mensonge pour une authentique assertion. Ce n'est que la seconde intention du locuteur- celle de tromper l'interlocuteur en le faisant agir suivant ses propres buts bien fixés d'avance- qui confère au mensonge la spécificité d'un acte perlocutionnaire. Les premières définitions mêmes de l'acte perlocutionnaire mènent à l'idée qu'un tel acte peut faire « qu'il arrive quelque chose par les seules dires de quelqu'un ».

Dans le conte *Les habits neufs de l'empereur* il suffit que deux fripons déclarent savoir tisser «la plus magnifique étoffe du monde » pour que l'empereur les embauche sur-le-champ, leur avançant une grosse somme afin qu'ils puissent commencer immédiatement leur travail.

Le mensonge prend vite. Cela se doit à l'imposture totale de celui qui se trouve situé en haut de l'échelle sociale sans qu'il soit vraiment à la hauteur du rang dont il a été investi. La condition d'empereur suppose (en dehors des vertus personnelles d'une espèce ou d'autre) l'existence de ces qualités grâce auxquelles on prend soin des affaires de toute la cité pour le bien de laquelle on devient garant. Mais l'empereur dont il est question dans le conte d'Andersen est enclin à une seule et lamentable manière d'exister, celle de changer perpétuellement d'habits : aussi se rapporte-t-il à autrui pour qu'on les lui fasse louer.

Le mensonge des filous est total. Il saisit immédiatement le déficit ontologique de celui auquel il s'adresse, déficit manifesté dans le conte par l'absence de la relation de l'empereur à ses sujets. Etant censé compenser cette absence, le mensonge initial des filous devait distinguer les habiles des niais, chose qui allait se concrétiser dans la merveilleuse qualité de l'étoffe « tissée » : les vêtements qui en étaient confectionnés « devenaient invisibles pour toute personne qui ne savait pas bien exercer son emploi ou qui avait l'esprit trop borné » (p.45). Dans une telle situation, il n'a pas été difficile aux deux filous d'amener le mensonge de la pure sphère des mots à celle des actions. Ainsi apprend-on qu' « ils dressèrent en effet deux métiers, et firent semblant de travailler, quoiqu'il n'y eût absolument rien sur les bobines. Sans cesse ils demandaient de la soie fine et de l'or magnifique ; mais ils mettaient tout cela dans leur sac, travaillant jusqu'au milieu de la nuit avec des métiers vides » (p. 46).

Pendant ce temps, il avait couru le bruit concernant la qualité exceptionnelle de l'étoffe, les habitants de la ville brûlant d'impatience de savoir « combien leur voisin était borné ou incapable » (l'écrivain révèle ici une autre face de l'imposture humaine : au lieu de s'intéresser à sa propre condition, chacun est porté à considérer d'abord celle d'autrui, non pas la sienne). L'empereur envoie deux de ses meilleurs ministres se distinguant autant par leur esprit que par leurs capacités, pour qu'ils jugent de la qualité de l'étoffe et qu'ils y voient où en étaient les tisserands. Les visites des honnêtes vieux ministres représentent la prémisse du déclenchement du mensonge collectif. Les hauts fonctionnaires de l'empereur n'y voient rien ni n'en disent rien. Leur conduite se trouve sous le signe de l'assujettissement au rang qu'ils assument dans la hiérarchie. Et les hiérarchies ont été fondées, aux origines, sur la fantaisie des gens, transparaissant dans leur volonté de s'incliner soit devant les « grandeurs d'établissement », soit devant les « grandeurs naturelles »[3]. La grandeur d'établissement suppose, selon le cas, du respect ou de l'obéissance. Or l'empereur, dont l'attention n'est attirée que par sa propre personne, ne se rend pas digne de respect, mais de l'obéissance. C'est pourquoi les courtisans font leur devoir rien qu'en s'inclinant devant les grandeurs d'établissement et se hâtent de remplir les cérémonies de rigueur, imposées le plus souvent par les caprices de leur « élu ». Les ministres chargés de voir et d'apprécier la qualité de l'étoffe songent en eux-mêmes qu'ils ne la voient pas, mais lorsqu'on leur montre les métiers et qu'on leur parle du dessin et de la couleur sans pareil de l'étoffe, ils commencent à la louer inconditionnellement : « C'est charmant, c'est tout à fait charmant ! […] Ce dessin et ces couleurs … oui, je dirai à l'empereur que j'en suis très content ». Lors d'une nouvelle visite, rendue cette fois-ci par l'empereur accompagné de sa suite chez les deux fripons tissant toujours « sans fil de soie ni d'or, ni aucune espèce de fil », les hauts conseillers se conduisent en vrais initiateurs du rituel mensonger. Car ce ne sont pas les tisserands qui montrent l'étoffe à l'empereur, mais les hauts fonctionnaires eux-mêmes : « N'est-ce pas que c'est magnifique ! […] Le dessin et les couleurs sont dignes de Votre Altesse ». L'empereur

BDD-A20499 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:40:38 UTC)

n'y voit rien, de même que ses sujets. Nul ne reconnaît néanmoins la vérité, de peur d'être déclaré niais ou incapable de remplir un emploi. Les voilà donc tous entrés dans le jeu du mensonge qu'ils renouvellent de proche en proche. Comme il fut conseillé à l'empereur de revêtir la nouvelle étoffe à la première grande procession, celui-ci s'ouvrit à bon escient au mensonge général et ne tarda pas à décorer les deux imposteurs du titre de « gentilshommes tisserands ». L'empereur se soumit de bon gré à la farce mensongère qu'on lui fit en feignant de le vêtir des habits neufs. Entre-temps, pour plaire à sa Majesté, la cour lui montra une obéissance sans égale ; les courtisans s'écrièrent à maintes reprises : « Grand Dieu ! que cela va bien ! quelle coupe élégante ! […] Quel dessin ! quelles couleurs ! quel précieux costume ! ». Le tour de toutes ces phrases renferment la modalité exclamative qui met l'accent sur la syntaxe affective greffée sur l'emploi du déterminant exclamatif *quel.* D'autres énoncés reposent sur l'emploi de l'adverbe d'intensité *comme* (« Comme la queue en est gracieuse ! comme la coupe en est parfaite ! »), ou bien sur la seule intonation exclamative(« C'est charmant, c'est tout à fait charmant ! […] C'est d'une magnificence incomparable ! […] C'est magnifique ! c'est charmant ! c'est admirable ! »).

Par rapport à d'autres types de phrases, les énoncés exclamatifs se rapprochent des phrases « assertives, avec un quelque chose en plus » [A. Culioli : 1974][4]. Au type assertif (ou déclaratif) de base l'exclamation rajoute l'affectivité, sans que la structure syntaxique change nécessairement. L'affectivité représente dans le conte analysé ce type d' « adhésion » qui trahit en fait le servilisme de tous ceux qui tiennent, à tout prix à plaire à un maître, quel qu'il soit. Se laissant manipuler en vertu d'un simple caprice de l'empereur, tout en attendant une future bienveillance de la part de celui-ci, (lui-même manipulé par des louanges-tromperies présentes), les courtisans agissent aveuglément, ne cessant de répéter le mensonge « tissé » au commencement par les deux fripons. Toutefois, ce comportement aberrant se voit finalement interrompu par un enfant dont la voix innocente est seule capable de faire jaillir la vérité : « Mais il me semble qu'il n'a pas du tout d'habit ». Ces paroles furent ensuite reprises par toute la foule : « Il n'a pas du tout d'habit ! s'écria enfin tout le peuple ». En entendant cela, l'empereur eut l'impression que les gens avaient raison, mais étant trop pris au piège du mensonge, se vit dans l'impossibilité de changer quelque chose à sa conduite: « Quoi qu'il en soit, il faut que je reste jusqu'à la fin ! ».

La résignation au mensonge est la pire chose qui pût arriver. La morale en est bien simple : celui qui est habitué à mentir devient incapable de dire les choses par leur vrai nom. Tant pis s'il possède une place privilégiée dans la hiérarchie : il amènera les autres aussi à mentir. Et ainsi de suite, le mensonge continue indéfiniment, quel qu'en soit le but poursuivi par le menteur.

N'eût été le rôle des éléments non linguistiques de l'importance desquels témoigne tout le contexte du conte, on n'aurait pas pu deviner le mensonge derrière les phrases de l'empereur, des filous, de tous les courtisans. Le non-linguistique s'est chargé de soutenir la contrepartie des mots dont il a déjoué l'ingrate mission de tromper.

Notes

1. Anne Reboul, Jacques Moeschler (1998), *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication,* Paris, Editions du Seuil.
2. Hans Christian Andersen (2002), *Les habits neufs de l'empereur,Paris, Maxi-Livres.*
3. Blaise Pascal, « Opuscules. Discours sur la condition des grands », in G. Pascal (1974), *Les grands textes de la philosophie*, Paris, Bordas, 108-109.
4. Antoine Culioli(1974), « A propos des énoncés exclamatifs » in *Langue française,* 22, Paris, Larousse, p. 6-15.

BDD-A20499 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:40:38 UTC)

BDD-A20499 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:40:38 UTC)